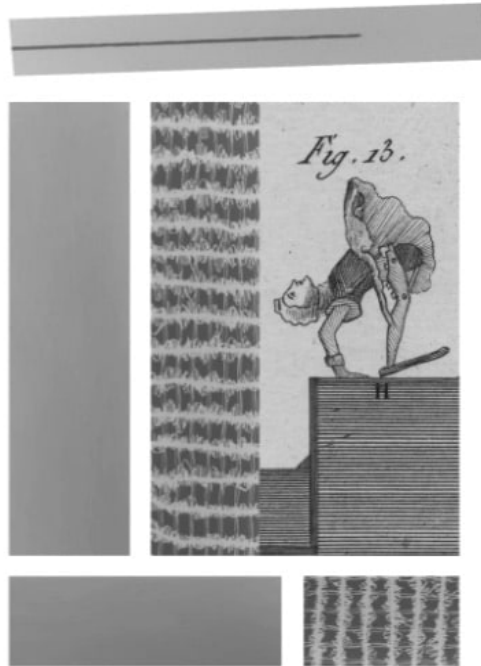


SUZANNE DOPPELT, *Meta donna*, P.O.L, décembre 2020.
Par Yves Boudier



© Suzanne Doppelt

Cette note de lecture choisit d'échapper au modèle canonique (s'il existe) du genre. *Meta donna* a fait l'objet de lectures très fines récemment publiées, et je n'ajouterai pas à ces différentes approches critiques qui soulignent, outre la genèse de l'écriture du livre à partir de la découverte que fit Suzanne Doppelt d'un documentaire, (réalisé en 1962 par Gianfranco Mingozzi dans la province du Salenti, dans le sud de l'Italie, intitulé *La Taranta*, film de 18 minutes en noir et blanc lui-même inspiré d'un livre de l'ethnologue Ernesto de Martino paru en 1961), la subtilité d'un montage textuel souvent anamorphique et les liens avec le travail photographique singulier qui rythme à huit reprises l'ouvrage.

Ayant eu plusieurs fois l'occasion d'entendre Suzanne Doppelt lire à voix haute ses textes devant un public, je ne peux, à la lecture silencieuse de ses textes, me défaire de l'empreinte sonore de sa voix et plus encore, mais c'est intimement lié, de la scansion particulière, de la mesure, au sens musical, de sa parole vivante dans la durée d'une lecture offerte. Je ne crois pas que la lecture de Suzanne Doppelt soit telle parce qu'elle respecterait scrupuleusement la syntaxe de l'écrit. Non, la voix parle l'écrit qu'elle oralise comme elle-même a souhaité que l'écriture le fixe, et en retour, le texte renvoie (il faudrait oser écrire *renvoix*) ce qu'il doit à la voix qui l'a précédé et lui a forgé sa tonalité. C'est ainsi que m'apparaît la singularité littéraire de Suzanne Doppelt dans ce livre particulièrement, dont l'absence de justification régulière en fin de ligne signe cette indissociabilité de la voix et de l'écrit, comme naguère cela prévalait pour le vers classique.

Sur le modèle moitié femme / moitié araignée, *meta donna / meta ragno*, je formulerai alors le syntagme suivant, imitant cette partition paradoxalement union : moitié voix / moitié écriture, *metà voce / metà scrittura*, qu'il conviendrait de représenter sous la forme d'un ruban de Möbius. « [...] portée par un fantôme mû par ses propres formules, la voix vient le plus souvent d'ailleurs »

La trépidation, le sautillerment qui suit la piqûre de la tarentule, l'acharnement physique des danses que l'on multiplie à l'envi pour dissiper les effets du venin et conjurer un empoisonnement qui conduirait à une mort certaine, montrent en quoi est puissante la jouissance de la mise en scène quasiment hystérique d'avoir été touché par une créature dont la nature animale permet de métaphoriser le plaisir de triompher de l'inéluctable. Ne manque que le principe de la répétition, ainsi chaque 29 juin.

[...] une technique

très au point le 29 juin de chaque année quand le
passé revient sous la forme d'un petit animal
ventriloque jalousement gardé. Un intrus apparu
par surprise et qui continue d'apparaître, on ne le
commande qu'en lui obéissant, il aime beaucoup la
musique et semer le désordre, autant que d'un bois
on en sort toujours un peu égaré

Répétition d'une marge étroite où se joue le tremblement du vivre dans une nature qui se recompose « sur la poussière des morts et de tous les absents, emportée comme un linge et blanche jusqu'au vertige et jusqu'à l'oubli ».

Inséparables, inséparées, piqûres et danses, « jeu mélancolique d'un duo de choc », « tout s'échange, y compris le pire », « glisser serpenter danser puis retomber sur la terre ferme ».

Avant tout donc, Suzanne Doppelt est une voix. Celle d'une lectrice. Au timbre velouté, presque mat mais tendre. Précise sans excès, soucieuse d'être accueillie, entendue. Ne nous y trompons pas, rien de comparable avec un Flaubert et sa passion bien connue de mettre à l'épreuve de la lecture oralisée, quasi vocifération, le texte écrit. L'art de lire de Suzanne Doppelt ne relève pas d'un souci d'atteindre une forme de fluidité organique de la langue, une apparente isomorphie entre la chose pensée et la trace écrite. Non, c'est davantage et essentiellement la volonté de restituer la segmentation syntaxique profonde de la langue, de donner à jouir de la qualité plastique et phonique des signifiants actualisant une tentative de saisie par la pensée du sentiment engendré par la troublante distance entre l'image intérieure et celle que les lettres tracent sur la page, dans le cadre resserré du livre dont le format modeste souligne discrètement l'effet. Et lorsque la langue semble se refuser à cette opération, la photographie s'impose et donne corps physique à la pensée, qui à son tour, s'incarnera en mots, en phrasés.

Comme l'insecte parcourt sa toile d'un fil à l'autre, procurant vibration à l'ensemble par la fine soie arachnéenne effleurée, tel le plectre pinçant la corde virginale, Suzanne Doppelt nous fait ressentir plus encore qu'entendre la mélodie de sa langue. Les trépidations tarentulaires ainsi sont autant de notes métamorphosées sur la partition sensible d'un presque récit qui touche au poème en prose.

dedans ou à l'air on entend des cris spéciaux et on voit des figures uniques, au sol des torsions sommaires et animales, debout sur le parvis ça tourne à vide une ronde du pont elles repassent vingt fois au même endroit une ronde immense un ouragan sombre, vêtues de noir ou blanc comme un linge elle imitent les tours et les détours du labyrinthe, à ceux qui sont venus là elles apprennent les fondements de la géométrie ses attraits diaboliques ou comment devenir simplement acrobate



Les fils dits de la Vierge enrobent l'espace, et à la différence de la Sainte qui pendant le sommeil du son enfant tisse les fils de sa quenouille pour parfaire le linceul des morts miséreux, la danseuse

[...] Cachée derrière un rideau tapi profond dans un buisson, pourtant personne ne se montre autant, ni en creux ni en saillies elle a juste pris le masque de danse un masque plat et régional, mixte fait d'après son visage plus celui de sa doublure, aussi blanc qu'un linge funèbre elle danse jusqu'à pas d'heure, un bal masqué sous le soleil exactement, le carnaval des animaux une grande fantaisie zoologique loin de Venise et loin de Rio. Au pied d'une potence un beau masque prend l'air soit au ras du sol un esprit flotte qui chaque année rejoue le tout pour le tout dans un modeste costume d'apparat, personne ne se montre autant et personne n'est dupe, il faut des pieds de danseur déchaîné ainsi qu'une âme désarticulée, revoir son passé depuis la préhistoire, ni de l'un ni de l'autre elle a pris le masque de la stupeur quand on redoute de montrer le sien ou celui d'un petit animal à huit pattes les yeux augmentés, son modèle attiré. Qui ne sait rien, il va comme toujours à hauteur de fourmi rectiligne souvent de biais, une ligne mélodique la sienne les sens activés et moitié aveuglé, prend des formes indéfinies des poses souveraines, là-bas c'est sa fête